

Liberté

Cabinet noir

Annie Gaudreau

Transmissions

Volume 44, numéro 3, septembre 2002

URI : id.erudit.org/iderudit/32981ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, A. (2002). Cabinet noir. *Liberté*, 44(3), 40–45.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Cabinet noir

Annie Gaudreau

Je ne crois pas que ce soit un hasard si mon dernier rendez-vous avec lui a eu lieu en avril, au printemps. Une journée éclatante pour un jour de délivrance. Je lui remettais la somme de mes textes écrits sous sa supervision. Nous avions, le matin même, accroché les dernières virgules et supprimé quelques lettres de trop.

ooo

J'entrais dans son cabinet avec retenue. Un peu comme on subit l'épreuve de la confession. Des mots chuchotés pour dire combien j'étais désolée de progresser si peu, si mal. Parler tout bas, parler tout proche. Avouer mes fautes et réclamer une sorte de pardon dans le bureau-confessionnal.

Je le rencontrais toujours dans l'obscurité. N'ai pu voir que bien plus tard la couleur de ses yeux, à la douleur du jour. Il faisait hiver dans son bureau, même au printemps et

à l'été indien. La pénombre lourde des jours écourtés de décembre. J'écoutais son discours : un tissu de décou-pures, de reprises, de retranchements ; un fil qui court. Une balle de laine à débrouiller.

Lumière voilée, voix de terre, d'os et de sang. Des corps au plus près de leur conscience de mortel. Des bouquins qui font des montagnes sur le bureau. Des nuages derrière la fenêtre. Chacun dans son rôle, nul ne sait d'où adviendra la lumière.

Au cœur de l'obscurité, comme au fond d'une grotte, on reste confiant. On sait bien qu'il y a un jour dans les pierres, qu'il y a une torche quelque part capable de faire lumière. On sait bien que quelque chose s'allumera enfin, que ça s'enflammera et que ça pourrait bien nous brûler. Du fond de la grotte obscure, on sait cela.

La mémoire passablement éraillée. J'étais usée par des excès de mélancolie. Je ne comptais plus les heures passées à débouler. Ces heures lentes où il n'y avait plus de prises auxquelles s'agripper. Je suis tombée, comme ça, longtemps. Je me suis demandé à quoi ça servirait de me retenir et suis tombée encore plus loin. Puis j'ai fait confiance à cette personne qui me faisait confiance et le cordon de sécurité tissé à deux m'a guidée vers l'issue. Je fréquentais le vide et son vertige, j'apprenais à ne plus en avoir peur. La chute, oui, mais désormais avec son filet qui m'attendait.

À deux, nous avons fabriqué un moyen de s'en sortir. Du genre humain, de la douleur, de la maladresse des mots qui

chutent. Je n'en sais rien, de tout cela et d'autres choses encore. Nous avons donné naissance à un objet qui ne pouvait naître que là, à cette époque, dans ces uniques conditions.

Le maître de lettres est immergé dans le langage. Ainsi, on sera porté en avant à la condition de se laisser modeler par lui, de l'accepter, de laisser tomber nos réflexes de refus et les fléchissements acquis. La langue ne s'apprend pas, on ne peut faire d'elle que ce qu'elle voudra.

Après le démantèlement de mon propre guet-apens, ça a commencé à se bâtir. J'ai trouvé le fil qui traînait là depuis le début. Je l'ai tiré dans tous les sens, je l'ai enroulé autour de mon poing comme un boyau, comme un boa. Le fil a parlé, il m'a raconté des tas de choses que je ne savais pas entendre, que je n'entendais plus, devrais-je dire. Alors j'ai cessé mes malices et mes attermolements. J'ai cessé de bouder et j'ai commencé à écrire. Je n'ai plus cherché à combattre ni même à gommer mes maladresses.

Pendant ces longs mois d'un interminable hiver, il m'a accompagnée. C'est comme avec les mourants : que peut-on faire de plus que les accompagner sur cette nouvelle route, encore indéfinie, qui prend forme au-devant ? L'élève que j'étais, tout comme un mourant, était prête à tout pour ne plus craindre le pire, ne plus avoir peur. Je n'avais plus la force que d'écouter, entendre et écouter. J'étais une sorte de mourante à cette époque, une mourante que l'on gave de préceptes et qui joue ses matinées à graver des mots dans le papier taché.

Un voile à la fenêtre

J'aurais voulu être immatérielle. Le corps est toujours de trop. Un obstacle. Il y a les jambes à croiser, les bras, les mains, les doigts et leurs jointures. Tourner les bagues. Gratter la joue. Des membres qui m'empêchent de bien l'entendre. J'aurais voulu être une plante verte ou une carte postale sur son babillard, pour ne pas échapper un seul mot.

Tout hommage au maître a des allures de déclaration d'amour. Il ne faudrait pas s'en offenser. Deux cœurs parlants et une détresse à partager. Des spiritualités jumelles. La vie en forme de livres et de photographies, des morceaux de tristesse et de joie classés comme dans une bibliothèque.

La crainte de le décevoir a été longtemps présente chez moi ; perceptible à chaque page, à chaque ligne écrite. Le qu'en-dira-t-il s'était substitué au qu'en-dira-t-on ; la critique ramenée à un seul être, omnipotent. Il voyait les violences et les instants de clarté derrière ce que je voulais bien lui montrer. Il a deviné mes manigances et mes conclusions secrètes. J'aurais voulu être immatérielle pour me libérer de cette transparence décodable.

Deux voix face à face. L'une qui la cherche, l'autre qui la prête. Un espace entre elles où tout peut éclore et éclater.

Le compagnonnage

Nous avons passé deux automnes et deux hivers dans le noir de son bureau, à retrancher plus qu'à écrire, à *désécrire*. Deux automnes et deux hivers remplis de leçons et d'enseignement. Des saisons passées entre l'agitation fébrile et l'immobilité religieuse. Coincés entre la frénésie et le recueillement.

Le maître tient à vous faire connaître l'extrémité, le nécessaire et effroyable vertige. Il se tient à côté de vous, à la frange du vide. Il ne vous poussera pas dans le gouffre, il vous parlera doucement jusqu'à ce que vous soyez forcés de vous y jeter vous-mêmes. Il s'élancera avec vous s'il le faut, perdra ses garanties. Et vous ne serez plus tout à fait comme avant.

Le maître ne désigne aucun chemin, ne pointe rien, n'indique aucun tracé. Si vous vous trompez et devez rebrousser chemin, il dira : ce n'est pas grave. Comme si ces erreurs de parcours avaient fait partie du plan.

Le tronc bascule vers l'avant, la tête s'incline. Lâcher prise. La fatigue choit, de la nuque aux dernières vertèbres. Une révérence sur soi et des larmes qui viennent de si loin ; l'humilité.

Trois ans plus tard, je porte ces réflexes acquis aux côtés du maître : ne pas connaître de certitudes, ponctuer ses textes de peut-être, avoir cette intuition que tous ces mots ne sont que des tâtonnements, de tout petits pas. Je vois avec un peu plus d'acuité que nous sommes foncièrement

humains et mortels. Je me sens de plus en plus transparente. Je me sens de plus en plus immatérielle.

Avons-nous pour autant quitté la noirceur de l'hiver ?